

## PLAISIR D'AMOUR.

Impossible de rien trouver dans cette abominable mesure où nous retenait prisonniers une plus abominable averse ; et nous étions presque résignés, Domin et moi, à mourir de faim pour un jour, quand, parmi les gloussantes protestations de trois ou quatre maigres poules réfugiées sur la maîtresse poutre du hangar, nous vîmes Anselme reparaitre, superbe, les cheveux irradiés de bûns de paille, et tenant au creux de ses mains unies en corbeille une douzaine d'œufs qu'il avait dénichés.

Avec un restant de pain bis découvert au fond de la huche, ceci nous promettait sinon un repas confortable, du moins de quoi satisfaire nos appétits.

Le beurre, hélas, faisant défaut ainsi d'ailleurs que le lard et l'huile, il fut immédiatement décidé que l'on mangerait à la coque ces douzo œufs providentiels.

Mais qui allait se charger du soin de les cuire ? L'opération est délicate ; tout d'abord je me récusai. Domin en fit autant. Quand au brave Anselme... écoutez ce que dit Anselme :

— Des œufs à la coque ? rien de plus simple ! et sans présomption je garantis de les réussir. Seulement...

— Ah ! il y a un seulement.

— Oui !... Seulement il me faudrait une guitare.

Cet Anselme était positivement fou : une guitare pour cuire des œufs ? Quelle association d'idées singulière !

Du reste, comme la faim pressait et qu'aucun de nous n'avait de guitare sur lui, on prit le sage parti de cuire les œufs au petit bonheur, en les fourrant tout simplement dans de l'eau bouillante. Tant pis si, par manque d'expérience, nous n'obtenions que des œufs durs à la place des œufs laitieux et crémeux que rêvait notre gourmandise.

Et, pendant que le feu s'allumait, ce qui fut long, car un bon quart d'heure durant le bois vert et mouillé vomit des flots d'épaisse fumée où ne brillait aucune flamme, pendant que dans la lourde marmite de fonte l'eau faisait des façons pour bouillir, Anselme plaisantait amicalement au sujet de ses étranges procédés culinaires, eut tout le temps de nous expliquer quels rapports existaient à son point de vue entre la guitare et la cuisson des œufs.

— Riez, soupirait Anselme, riez !... Ce qui vous semble si comique éveille en moi tout au contraire des souvenirs pleins d'intime mélancolie. C'est ainsi : les œufs me font songer à la guitare, la guitare à cousine Annette ; et, remontait le courant des jours disparus, je me vois tout gamin dans un grand salon tendu de perse aux couleurs claires, s'ouvrant de plain pied sur un jardin peu cultivé qui foisonnait d'herbes folles, avec de hautes roses trémières au calice desquelles mille bourdons toujours bourdonnant et pareils à une bande de pâtisseries ivres, s'enfarinaient de pollen d'or.

C'est là qu'habitait cousine Annette. Agée de près de quatre-vingts ans, au fond elle était ma grand'tante ; mais je l'appelais cousine Annette, comme tout le monde, parce qu'en effet, chaque année nouvelle, au lieu de la vieillir, lui apportait pour ainsi dire un surcroît de grâce enfantine. Petite, de la taille qu'on rêve aux fées, son corsage restait souple et mince. Ses cheveux blancs étaient si fins, avec de si vivants reflets qu'ils paraissaient blonds au soleil et sous les lumières. Avec cela fort coquette de son pied mignon que volontiers elle montrait, et de sa main un peu amaigrie où les bagues de femme ne tenaient plus, ce qui l'avait obligée, depuis quelque temps, à reprendre ses bijoux de jeune fille.

De même, et par suite sans doute d'un mystérieux rayonnement, tout paraissait jeune autour de cousine Annette : le fauteuil orné de deux sphinx, les chaises en forme de lyre, la grande commode et ses cuivres, l'étrange meuble à colonnettes représentant le temple de Vesta qui lui servait de table à ouvrage, et les vieux livres qu'elle lisait, et les vieilles chansons qu'elle chantait d'une voix faible, mais doucement vibrante.

Dans la naïveté de mon cœur d'enfant, je nourrissais à l'endroit de cousine Annette, un sentiment mal défini, plus voisin à coup sûr de l'amour que de l'amitié.

Aussi pour rien au monde, ni pour une course, l'hiver, le long des routes sonores et dures, quand la glace feuilletée en vitres craque sous le pied dans les fossés, pour rien au monde je n'aurais voulu manquer l'extraordinaire déjeuner que chaque jeudi, m'offrait chez elle cousine Annette.

Du pain frais, du beurre et des œufs... (Œufs exquis et cuits en musique !

Comment cela ? Vous allez voir.

Il est, comme chacun sait, différentes façons de cuire les œufs à la coque. Certaines personnes présomptueuses osent s'en fier à leur seul instinct. D'autres comptent jusqu'à deux cents, trois cents. D'autres encore, pour mesurer les minutes, emploient le sablier ou bien un chronomètre muni d'une aiguille trotteuse. Les dévotes et les sœurs tourières arrivent au même résultat en égrenant des *Pater* et des *Ave*. Cousine Annette, d'esprit toujours original, avait imaginé pour cuire ses œufs une cérémonie vraiment gaie où je jouais mon rôle.

Cousine Annette jouait sa guitare. Assis sur un tabouret bas, moi j'avais pour consigne de tenir les œufs prêts et de surveiller la bouilloire.

— Cousine Annette, l'eau commence à rire !...

Et, pinçant légèrement les cordes, cousine Annette préludait.

— L'eau prend le galop, cousine Annette !...

Alors cousine Annette, le regard au ciel, la voix émue, commençait la naïve romance de Florian mise en musique par Martini :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie !  
J'ai tout quitté pour l'ingrate Silvie,  
Elle me quitte et prend un autre amant.

A ce moment, je devais laisser tomber les œufs dans l'eau, et cousine Annette continuait en multipliant les arpèges :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment !...  
Tant que cette eau coulera doucement  
Vers ce ruisseau qui borde la prairie,  
Je t'aimerai, me répétait Silvie.  
L'eau coule encore, elle a changé pourtant !

Là-dessus, je retirais la bouilloire, cousine Annette reprenait avec plus de sentiment et d'âme :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie !

Et triomphalement, faisant ma partie au refrain, sans bien comprendre—je l'ai su depuis !—ce que cet air du temps passé évoquait pour cousine Annette de rêves et de doux regrets, j'emportais les œufs cuits à point dont nous nous régaliions en tête-à-tête dans de délicieux coquetiers où se voyaient, or sur fond bleu, des couronnes de myrte, des bouquets de roses, des colombes se becquetant des amours jouant du tambourin, des luths, des musettes et des flûtes.

Un jour—cousine Annette, ce matin-là, plus attendrie qu'à son habitude, m'avait montré, dans les tiroirs de sa commode, toutes sortes de souvenirs, un bouquet desséché, des lettres liées de faiveurs et le portrait d'un bel officier en costume de hussard rouge—un jour, faisant cuire nos œufs, il me parut que cousine Annette ralentissait par trop la mesure, et je songeais à part moi : les œufs seront durs !

Les œufs n'étaient pas durs, mais ils se trouvèrent mollets.

— Je n'y comprends rien, disait cousine Annette, voilà bien la première fois que *Plaisir d'amour* me joue ce tour-là... Et souriant toujours, mais légèrement attristée :—Peut-être un peu d'émotion ? et puis il faut croire qu'on se fait vieillir !...

C'est le lendemain de ce jour que cousine Annette mourut.

PAUL.

## LES ROMANS FÉMININS.

Qui lit des romans en fait, au moins dans son fauteuil. Et parmi les romans que je lis, j'en demande pardon à nos maîtres, les romans écrits par les femmes sont ceux que je préfère. La forme en est presque toujours inférieure à celle des livres virils. Mais qu'importe ? Les hommes mettent dans leurs romans les observations de leur esprit : les femmes y laissent échapper le secret, plus intéressant, de leur cœur. Certes, la leçon savante faite par le docteur au lit du malade a sa valeur : mais c'est du malade seul qu'on obtient ces mots profonds qui éclairent le diagnostic. La littérature de nos jours (que ce soit un bien, que ce soit un mal, la chose est délicate à dire), vit presque exclusivement sur l'amour. Le témoignage des femmes devient donc chose d'une importance capitale, et ce témoignage, elles l'apportent dans leurs livres. Bien plus même qu'une organisation politique ou économique, notre siècle semble chercher, avec une ardeur inquiète, une formule de morale pour la passion. La vieille religion de l'amour, divisée jadis en deux grandes sectes seulement, les partisans de l'amour sévère et les partisans de l'amour joyeux, a vu naître et pulluler toutes sortes d'hérésies, dont quelques-unes fort singulières. C'est sur ces hérésies qu'il est bon de consulter les femmes, qui en sont les inventeurs ou les complices. Aussi, parmi les livres que la bonne grâce des écrivains renouvelle sur ma table, je vais d'abord à ceux qui ont dans leurs pages, mêlé à la bonne senteur de l'imprimerie, quelque subtil parfum féminin.

Cette odeur féminine est, en littérature, une bonne odeur de vérité. Les femmes ne posent pas quand elles écrivent ou, du moins, se dissimulent si mal qu'il faut tenir leur maladresse pour sincérité. Elles ont, plus que les hommes, le courage de leurs opinions, y compris l'audace de la révolte. Il est des romans de maîtres (je citerai *l'Éducation sentimentale* de Flaubert) qui laissent derrière eux la carrière ouverte aux discussions et aux gloses. On a écrit des volumes pour expliquer comment l'illustre écrivain entendait la vie et les passions dont elle est faite ; on a fouillé jusque dans les mystères de son organisation malade, et le problème n'est pas tout à fait résolu. Ouvrez, au contraire, un livre de femme. En cinquante pages, vous saurez ce que son auteur pense et, particulièrement, ce qu'est son idéal de l'amour et quel rôle il réserve aux passions pour faire la vie heureuse, ce qui est le but d'un siècle désabusé ou éclairé qui n'ose presque plus défendre la vertu autrement qu'en disant les joies qu'elle donne !

J'ai sur ma table, entre autres livres féminins